

damne à être passé sur-le-champ par les armes.

A cette inique et terrible sentence, Montbars sourit d'un air satisfait !

— Ah ! dit-il tranquillement, voilà ce que je voulais ! Au moins, je ne succomberai pas sans vengeance ! . . .

Ces paroles furent prononcées avec une telle conviction, que les Frères-la-Côte portèrent instinctivement la main à leurs armes ; ils crurent un instant que Montbars s'était débarrassé de ses liens et allait recommencer la lutte.

L'ancien boucanier sourit, et d'un air plein d'une méprisante pitié :

— Rassurez-vous, braves compagnons de Laurent, reprit-il, vos courroies de cuir sont solidement attachées ; elles entrent dans mes chairs. Ma vengeance n'est pas ce que vous pensez : pour l'accomplir, je n'ai nullement besoin de ma liberté ; il me suffit de garder le silence ; ma mort vous coûtera plus de dix millions !

Ces mots de dix millions produisirent un effet mou sur les flibustiers.

— De quels millions parles-tu, Montbars ? lui demanda l'un d'eux.

— D'un trésor dont moi seul connais l'existence, que ma mort laissera aux entrailles de la terre, et que nul œil humain ne verra jamais !

— Dix millions que tu avais volés à la flibuste ! s'écria Laurent. Eh bien ! je jure Dieu et le diable, qu'en dépit de toi, je saurais bien avoir cet or... Ecoute, Montbars, poursuivit Laurent avec violence, car il venait de trouver une excellente occasion d'augmenter sa popularité auprès de ses complices, tu devais être passé par les armes, eh bien ! je modifie ma sentence. Si tu refuses de nous restituer les dix millions que tu nous a volés, je répète le mot, nous t'appliquerons la torture, puis tu seras ensuite pendu haut et court.

— Moi pendu haut et court comme un vil criminel ? s'écria de Montbars avec émotion, c'est impossible ! Mes amis, mes frères ! supposez-moi aussi coupable que vous voudrez, je n'en suis pas moins l'homme qui pendant vingt ans vous a conduits à la victoire ! Il y a des souvenirs qui ne s'oublient pas.

— Alors parle ! dirent les flibustiers, qui depuis qu'il s'agissait de dix millions n'éprouvaient plus aucune pitié pour leur ancien et noble chef.

— Si je me tais, vous exécuterez votre menace ? . . .

— Oui... oui... nous l'exécuterons ! . . .

Montbars parut réfléchir, puis d'une voix calme et assurée :

— J'ai eu tort de parler, dit-il ; enfin, puisque la faute est commise, je dois en supporter les conséquences. Frères-la-Côte, voici mon dernier mot, ma dernière concession. Vous me connaissez assez pour savoir que je suis inébranlable dans mes résolutions. Je consens, puisqu'il le faut, à révéler la cachette qui renferme ces dix millions ; mais je n'aurai affaire qu'à Laurent... à Laurent seul ! Je vous méprise trop pour daigner entrer en explications avec vous... Retirez-vous ! Oh ! vous n'avez rien à craindre... Voyez... je suis bien attaché... Après tout, si tu as peur, Laurent, de rester seul avec moi ! . . .

— Mes amis, interrompit Laurent en s'adressant aux flibustiers, pour la dernière fois obéissez à Montbars... éloignez-vous !

Bientôt Laurent et de Montbars se trouvèrent sans témoin dans la vaste salle du Trésor : le premier des deux flibustiers avait l'air inquiet ; un imperceptible sourire de triomphe et de contentement passa, fugitif, comme l'éclair, sur les lèvres du second.

XII

Ce fut Montbars qui le premier prit la parole.

— Sais-tu bien, Laurent, dit-il, que si un étranger à la scène qui vient de se passer nous voyait, toi et moi, en ce moment-ci, il se tromperait grossièrement sur nos positions respectives. A ta pâleur, au tremblement convulsif de tes lèvres, à ton air inquiet et embarrassé, il te prendrait pour un coupable comparaissant devant son juge, et non pour un vainqueur en présence de sa victime.

— Puisque nous sommes seuls, répondit Laurent, à quoi bon feindre !... Oui, tu dis vrai, Montbars ! Moi, Laurent, qui jamais encore n'ai connu le remords, qui jamais n'ai hésité à renverser et à fouler aux pieds tout obstacle s'opposant à mes désirs, je me sens mal à l'aise devant ta défaite !... Puisse cet hommage rendu à ta force atténuer l'horreur de ta dernière heure ! Si tu avais été un ennemi ordinaire, je n'aurais pas agi ainsi que je l'ai fait ; je t'aurais loyalement combattu armes égales, en plein soleil. Il m'a fallu la conscience de mon infériorité vis-à-vis de toi pour me résoudre à recourir à la ruse, à la trahison. Cet aveu, Montbars, te dit assez que je serai impitoyable, que tu n'as plus rien à attendre de moi. Ne prolonge pas inutilement ta douloureuse agnie, tu n'y gagnerais rien... Où sont ces dix millions qui doivent te sauver de la potence ?

— Laurent, répondit tranquillement Montbars, je te remercie de ton aveu ; il te grandit à mes yeux, il me donne l'espoir que tu sauras dignement me remplacer... et que la splendeur de la flibuste ne s'obscurcira pas entre tes mains. A ton tour, tu souris d'un air de pitié. Que veux-tu ! Chaque homme a ses faiblesses. La puissance de cette même flibuste qui m'assassine si lâchement aujourd'hui, a été le rêve de toute ma vie, le but de tous mes efforts... Il m'est doux de penser que mon œuvre bien-aimée ne souffrira pas de ma mort.

— Je regrette de t'arracher violemment ta dernière illusion, interrompit Laurent, tu te trompes grossièrement à mon égard ! Je ne vois dans la flibuste qu'un instrument à mon ambition, pas autre chose ! La monstrueuse ingratitude que ces bandits montrent envers toi, à qui ils doivent tant, n'est pas faite pour m'inspirer l'abnégation et le dévouement !... Réjouis-toi, Montbars, du mépris qu'ils m'inspirent... car il assure ta vengeance... Mais terminons : Voyons, ces dix millions ! où sont-ils ? Il me les faut ! . . .

— Ces dix millions, que tu n'aurais jamais trouvés, sont, pour ainsi dire, à portée de ta main.

— Où cela ? parle vite, s'écria Laurent, dont les yeux brillèrent d'une joie égoïste.

— Retire cette pile de lingots d'argent appuyée contre les parois du rocher, continua Montbars. C'est cela... Très-bien ! A présent, passe ton bras dans cette excavation étroite. Tu hésites ? Crains-tu un piège ? Non, l'orgueil l'emporte. Appuie sur un bouton de métal qui se détache sur le roc poli. Là ! . . . voici une porte qui joue sur ses gonds et nous présente un passage !... Oh ! ce n'est pas tout, un peu de patience ! Que diable ! ces dix millions méritaient bien les quelques précautions que j'avais prises... Entre dans ce réduit, dont tu n'as jamais soupçonné l'existence : l'antichambre de la salle où reposent les millions.

Laurent resta immobile.

— Montbars, répondit-il, ta position est si désespérée, les moyens que j'ai dû employer pour venir à bout de toi autorisent de ta part de telles représailles, que je ne saurais me montrer trop prudent, trop circonspect ! Un pressentiment m'avertit que tu poursuis

un plan de vengeance... Il faudrait être aveugle ou insensé pour croire qu'un homme comme toi marchera au supplice en victime résignée... Je n'ai que faire d'entrer le premier dans cette grotte, dissimulée à tous les yeux avec tant d'adresse : des explications détaillées et explicites me suffiront ! . . .

A ces paroles de son ennemi, Montbars éclata de rire.

Rien ne saurait donner une idée de l'expression de mépris qui se peignit sur son visage.

— Oui, Laurent, tu ne te trompes pas, s'écria-t-il, je voulais me venger, et grâce à Dieu, j'ai réussi !... Rappelle tes complices, que je leur montre leur jeune chef pâle et tremblant devant le vieux lion muselé et réduit à l'impuissance ! Tu seras déshonoré ! et qui sait si, se repentant, à la vue de ta lâcheté, de leur crime, tes complices ne reconnaîtront pas leur faute et ne tomberont pas à mes genoux ! Comment se peut-il, Laurent, que l'enivrement des grandeurs t'ait rendu si honteusement pusillanime, toi jusqu'à ce jour si audacieux ? Tiens, je te pardonne !... Je suis honteux ! Ta bassesse me comble de joie ! . . . Frères-la-Côte ! Frères-la-Côte ! accourez, poursuivit Montbars en élevant la voix, venez rassurer votre chef tremblant et éperdu ! Ah ! ah ! ah ! que tu fais donc une sottise figure, ami Laurent !... Frères-la-Côte ! des cordiaux, de l'eau fraîche... des secours !... Voici le terrible Laurent qui tombe en faiblesse !

A cette sanglante insulte, Laurent pâlit et rougit coup sur coup ; puis s'avançant vers Montbars et lui appliquant la main sur la bouche :

— Tais-toi, lui dit-il les dents serrées et d'une voix stridente, tais-toi, je suis prêt à te suivre !... montre-moi le chemin.

— Remets-toi, mon pauvre Laurent, reprit Montbars, tes jambes sont toutes tremblantes, ton cœur bat avec une telle violence que je l'entends rebondir dans ta poitrine. Appuie-toi sur moi... Ce pauvre Laurent, a-t-il donc eu peur !

Le flibustier porta la main à son poignard, mais la pensée des dix millions l'empêcha d'accomplir son sanglant projet. Tuer Montbars avant de connaître son secret, c'eût été se perdre à tout jamais auprès des Frères-la-Côte.

Il se contenta de s'assurer par un rapide coup d'œil que son ennemi était toujours solidement garotté ; puis, frappant sur son pourpoint afin d'être sûr que de Montbars ne portait aucune arme cachée sur lui.

— Passe le premier, lui dit-il durement.

Montbars se hâta d'obéir.

Il régnait une telle obscurité dans le nouveau réduit où les deux flibustiers pénétrèrent que Laurent, malgré la torche qu'il portait, resta un instant aveuglé par la densité des ténèbres.

— Ma foi, dit Montbars, en y réfléchissant froidement, je ne suis pas trop fâché de mourir... Je me faisais vieux... Pour m'être tant soit peu esquivé tout à l'heure, ne me sens-je pas accablé de fatigue ?... Laisse-moi m'asseoir, Laurent ; de cette façon tu seras encore plus tranquille.

Le flibustier, sans attendre l'assentiment de son geôlier, se laissa tomber par terre, et s'appuyant le dos contre le rocher :

— Là ! voilà qui est fait, reprit-il d'un ton joyeux. A présent, mon audacieux vainqueur, causons tout à notre aise.

Laurent crut entendre comme le bruit sec et vibrant tout à la fois d'une corde violemment cassée ; puis, avant qu'il eût le temps de s'assurer du fait, Montbars s'écria :

— Un geste, un mouvement, et tu es un homme mort.

(A suivre)